

Le Potard eut préféré les sauvages forêts de Durtal, de La Flèche et de Baugé, mais il n'avait pas à choisir, et forcé lui était de prendre les choses comme elles étaient.

De temps à autre, la petite troupe rencontrait quelques paysans qui allaient ramasser du bois, ou quelques matelots armés de longs filets pour la pêche, et pour se les rendre favorables, le Potard les saluait tous d'un air aimable et dégagé.

La matinée était splendide. Le soleil se levait radieux, et ses premiers rayons passant à travers les branches et les feuilles, dorçaient par minces filets les troncs et le sol. Mille insectes bourdonnaient dans l'herbe, mille oiseaux chantaient dans les chênes, et les courlis et les goélands lançaient dans les airs leurs appels stridents.

Le vent avait fléchi, et n'était plus qu'une fraîche brise, qui sifflait doucement à travers les arbres, comme un chant d'espérance et d'allégresse.

Louis et Jean aspiraient avec délices cet air si pur du matin, qui dilatait leur poitrine.

Tout à coup le Potard s'arrêta. Ils étaient à la lisière du bois.

Devant eux, à quelque distance, s'élevait une petite ville dont on apercevait distinctement les maisons et le clocher.

—Une ville, murmura Eugène.

—Ce doit être Noirmoutier, dit Beauregard.

—Faut-il y aller ?

—Si nous y étions pris ?

—Nous le verrons bien ; en tous cas, nous ne pouvons vivre dans ces bois, et mieux vaut nous perdre au milieu des habitants.

—Tu as raison, marchons.

Une demi-heure après, les trois amis entraient ensemble dans cette coquette petite ville de Noirmoutier, si joliment campée au bord de la mer, avec son petit port, ses barques de pêche ou de plaisance, et ses lourds bateaux marchands.

Ils traversèrent quelques rues, regardant autour d'eux pour voir si on ne les suivait pas, ils passèrent auprès des trois gendarmes, qui ne firent aucune attention à leur présence, et arrivèrent enfin, plus confiant, sur le port.

Là, ils hésitèrent un instant.

Autour d'eux régnait déjà, à cette heure matinale, l'animation ordinaire des ports, même les plus petits.

Quelques marins chargeaient du bois dans un lourd vaisseau à deux mâts ; d'autres, la tête recouverte de gros sacs de toile qui leur retombaient dans le dos en forme de capuchon, déchargeaient du charbon d'un autre bateau, pour les besoins de la ville.

Une barque, tout armée, tout équipée, était en partance pour Pornic, et plusieurs hommes vigoureux lovaient l'ancre en cadence.

D'autres chaloupes, remplies de matériaux de construction, entraient dans le port avec la marée en décrivant une gracieuse courbe.

En pleine mer, poussées par le vent d'est, on apercevait trois barques à un ou deux mâts qui prenaient la même direction.

Quelques navires, non encore déchargés, et arrimés à la cale, attendaient leur tour.

Sur le petit quai, une dizaine de matelots et de mousses, avec leurs bérêts gris, leurs petites pipes et leurs ceintures aux couleurs voyantes, se chauffaient comme des lézards aux rayons du soleil levant, qui éclairait toute la baie d'une joyeuse et mouvante lumière.

—Que c'est beau ? murmura Beauregard.

—Oh ! reprit Eugène, il ne s'agit pas d'admirer la belle nature, mais de trouver à déjeuner.

—Voici, dit Rouget, une auberge qui a tout à fait bonne apparence. Qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur l'enseigne ?

—“ Au Jeune Marsouin ” répondit Jean.

—Ah ! le “ jeune marsouin ! ” reprit Rouget en riant, voilà un nom qui me plaît tout à fait. Entrons ici, si vous voulez.

Cinq minutes après, les trois compagnons étaient assis au-

tour d'une petite table sur laquelle ils frappaient du poing pour appeler l'aubergiste.

On entendit une voix dans le grenier :

—On y va, messieurs !

L'aubergiste descendit un escalier caché par une porte, et apparut dans la salle.

Louis et Jean ne purent s'empêcher de sourire en l'apercevant. Heureusement, le Potard resta sérieux.

Le propriétaire du *Jeune Marsouin* était en effet réjouissant à voir, et inspirait la gaieté. Un corps énorme, court, mais rond comme une barrique s'agitait, une tête également ronde, faite comme une boule à jouer et percée de petits yeux vifs et fins qui étincelaient entre une couche épaisse de graisse et un buisson de sourcils roux.

Cette forme de tête était surmontée d'une petite houppe de cheveux tirant sur le rouge, qui tremblotaient sans cesse, comme un plumet au vent.

Cet honorable personnage, si bien connu des marins, répondait au nom de Gaspard Batifoulier, ainsi que le démontrait l'enseigne où on lisait : “ Au jeune Marsouin, Gaspard Batifoulier, vend à boire et à manger. ”

—Qu'est-ce que vous voulez, messieurs, s'écria le patron, du gin, du vin, de la bière, de l'ale, du whisky, du rhum, du tafin, du cognac, du kirsch, du malaga, du madère, de l'alicante ou du porto, car nom de nom, j'ai de tout ça, et pourvu que vous ayez de la monnaie, on vous servira ce que vous voudrez !

Les trois amis se regardèrent en souriant.

—Va pour du gin, dit Rouget, je ne connais pas cela !

—J'aurais préféré du whisky, dit le Potard, je ne sais pas ce que c'est non plus.

—N'est-ce pas le nom d'un singe ? demanda Rouget.

—Mais non, mes braves, dit Batifoulier en riant ; c'est ouistiti, qu'on dit. Ça n'a pas été dans les îles, ce monde-là ! On le voit bien !

—On y est tout de même, dit le Potard, mais c'est la première fois. Va pour le gin !

—C'est peut-être bon à boire, dit Beauregard, mais sûrement nous aurons faim après, et m'est avis qu'un pain de trois livres, avec une saucisse, si c'est connu dans les îles... M. Batifoulier, vous connaissez la saucisse, vous qui connaissez tant de choses ?

—Ah ! que oui donc, les longues et les plates, les fraîches et les fumées. J'en ai des chapelets même pour les gars qui ne croient à rien.

—Eh bien, dit le Potard, amenez trois saucisses et trois livres de pain avec le gin. Faudra bien que tout cela fasse bon ménage.

M. Batifoulier s'éloigna, s'en allant d'un pied sur l'autre et en agitant sa houpette d'un air qui voulait dire : “ Voilà tout de même de bons enfants, mais qui ne savent rien de rien ! ”

Un instant après, il revint en apportant ce qu'on lui avait demandé, et il déposa le tout sur la table en disant de sa bonne grosse voix :

—Voilà, Messieurs, restaurez-vous.

Au même instant, les dix marins que nous avons vus sur le port, firent irruption bruyante dans l'auberge et s'emparèrent de trois ou quatre tables autour desquelles ils s'installèrent comme chez eux.

L'hôte alla au devant d'eux et leur fit les mêmes offres qu'aux trois amis :

—Que demandez-vous, Messieurs ? Du gin, du whisky, de l'ale ?... Tiens, te voilà, File-à-Voile, et toi aussi, l'Équateur !... Ah ! ça, vous êtes revenus de votre tour du monde.

—Mais oui, père Batifoulier ! pour vous voir, uniquement pour vous voir !

—Bravo ! crièrent tous les marins.

—Comment se portent Madame et Mademoiselle Batifoulier ? s'écria File-à-Voile.

—Très bien, Messieurs, pour vous revoir.

—Rien de nouveau depuis les neuf mois que nous vous avons quitté ?